

A PONTIGNY

25 août 39

LA DECADE DES REFUGIES

par Claude MAURIAC

Voici trente ans que l'Abbaye de Pontigny est, grâce à Paul Desjardins, un des centres culturels les plus importants d'Europe. Tous les grands esprits de notre époque s'y sont rencontrés, mesurés, compris. Peut-être se trouvera-t-il plus tard un Sainte-Beuve pour expliquer, à partir de Pontigny, l'histoire littéraire, philosophique, voire politique, des quarante premières années du **XX^e** siècle. Méthode qui serait aussi féconde — et guère plus artificielle que celle qui voyait en cette autre Abbaye qu'était Port-Royal, la capitale occulte et spirituelle du **XVII^e** siècle français.

Les hôtes de Pontigny, qui ont coutume de s'abstraire des préoccupations de l'actualité pour étudier l'homme dans ce qu'il a d'éternel, savent abandonner lorsqu'il le faut le luxe de la spéculation. Ils viennent de le prouver en consacrant une décade à l'un des problèmes les moins abstraits, les moins théoriques qui soient — hélas ! celui de l'immigration politique.

Ce furent de belles et graves journées. Les entretiens que dirigeaient M. et Mme Paul Desjardins réunissaient chaque après-midi une assemblée que la complexité des problèmes qu'elle avait à étudier rendait fiévreuse. Il y avait là Philippe Serre, naguère quasi ministre de l'immigration sous un ministère Chautemps ; il y avait la notre camarade socialiste André Philip ; il y avait notre cher André Gide — qui s'occupa avec une telle ardeur des réfugiés — (combien en a-t-il sauvés déjà de la misère des camps !). Il y avait le grand Italien socialiste Rossi. Et tant d'autres encore, représentant les pays amis : Angleterre, Hollande, Norvège, Suède très particulièrement, dans la personne du militant syndicaliste Backlund — notre cher camarade Backlund qui mit au service de notre œuvre son grand cœur et l'immense force morale qu'il représente. Froideval et Dumoulin, empêchés au dernier moment, nous avaient délégués, Chazoff et moi, pour représenter le Comité de placement rural pour les réfugiés espagnols.

Ce Comité — dont j'ai parlé longuement dans notre dernier numéro et qui a son siège 19, rue du Renard, à Paris, tint une certaine place dans la décade. Il ne s'agissait plus en effet de ces entretiens culturels dont la gratuité et le désintéressement étaient chers à la tradition de Pontigny. Il était bien plus question d'échanges de vues dont la seule raison était d'aboutir à des résultats tangibles. Or nous étions les seuls — avec l'organisation que représentait son secrétaire général, grand technicien en matière agricole, Michel Cédède — à proposer une solution pratique, immédiatement applicable.

243

Nos deux premières fermes ou notre ami Foucaud se trouvait encore, étaient entrées en exploitation. Cinquante hommes et femmes avaient ainsi retrouvé, après trois ans de guerre et d'emprisonnement, une vie familiale, la vie. Ce n'était rien encore : 250.000 hommes restaient à sauver, 250.000 hommes que déjà l'hiver menaçait. N'étions-nous pas obligés de prévoir — avec quels serremments de cœur — les ravages des épidémies qui sont inévitables dans l'état actuel des camps ? Et puis, il y avait ces milliers et ces milliers de réfugiés qui représentaient à Pontigny des camarades allemands, russes, tchèques, italiens, hongrois. Des milliers d'hommes pourchassés, refoulés d'un pays à l'autre, emprisonnés pour cela seulement qu'ils étaient des hommes et qu'ils vivaient. Non, ce n'était rien, nos cinquante Espagnols sauvés. Rien qu'un tout petit peu de détresse vaincue. Pour que l'expérience ébauchée se développe, il ne nous manquait que des conseils et de l'argent. Quelques conseils. Beaucoup d'argent. Nous trouvâmes les uns et les autres.

Cela n'alla pas sans mal. Les entretiens durent se poursuivre bien au delà des heures qui leur étaient officiellement consacrées. Sous les voûtes de l'Abbaye — dans le parc, sur les routes de la campagne où surgissait toujours des moissons le massif vaissau de l'église accroupie — les conversations se poursuivaient. La trêve des repas elle-même n'était pas respectée. C'était exténuant — mais merveilleusement encourageant car, d'heure en heure, le problème se débrouillait, des points délicats étaient précisés, puis acquis. L'espoir d'une solution naissait, se développait, s'affirmait.

Il n'est pas trop tôt pour dévoiler les résultats positifs acquis. La collaboration des pays scandinaves et anglo-saxons a été définie ; l'aide financière des pays étrangers qui fut, jusqu'à ce jour, si souvent détournée de ses véritables buts, a été, en grande partie, sinon totalement, concentrée et orientée. Notre Comité de placement rural, COMITÉ DE RÉALISATION, est en contact avec le Comité pour l'établissement et le placement des réfugiés espagnols. COMITÉ D'ÉTUDE dont M. Cédède est le secrétaire général et qui a son siège 102, rue de l'Université. Contact que suivit bientôt après une étroite collaboration. Grâce à M. et à Mme Paul Desjardins, des centres de triage ont été prévus, où les exilés trouveront un refuge avant d'être orientés dans la branche de l'économie pour laquelle ils sont le mieux qualifiés. Enfin, grâce au concours du docteur Jean-Marie Solly, le contrôle médical de notre comité fut, non pas encore tout à fait établi, mais étudié, et déjà organisé dans ses grandes lignes.

La décade de Pontigny n'a donc pas été inutile. Mais il ne faut pas se dissimuler que les difficultés restent nombreuses, nombreux les obstacles qu'il faut aplanir. Philippe Serre faisait justement remarquer, au cours d'un des entretiens, l'impossibilité où se trouvait l'initiative privée de réussir seule une si grande entreprise. Nous le pensons aussi. L'un des moindres résultats de la décade qui s'achève ne fut pas de montrer la nécessité en la matière d'une collaboration internationale. En attendant le jour où les gouvernements ici et là l'auront compris, nous agissons seuls, avec l'aide des hommes de bonne volonté. Ce travail-là non plus n'est pas inutile.